

Fédéric Lambert
Camille Laville

Faut-il encore former
les journalistes ?

Faut-il encore former les journalistes ?

Frédéric Lambert, Institut français de presse, université de Paris 2

Camille Laville, IUT journalisme de Cannes, université de Nice Sophia-Antipolis

Il faut tout apprendre : à écouter, à regarder, à écrire, à comprendre le milieu professionnel qui vous accueille, à poser ses mots et ses images dans les cadres d'une politique éditoriale... Apprendre aussi à rester vigilant sur la liberté de ton, d'esprit, d'ouverture aux autres, afin de ne pas être l'esclave des lieux communs et des stéréotypes.

Les contextes de production, les pratiques professionnelles, les objets médiatiques qui flirtent avec les objets des industries culturelles, le rôle des journalistes a considérablement évolué ces vingt dernières années. Dans l'univers impitoyable et concurrentiel de la surinformation, le journaliste a une responsabilité considérable : celle de nous aider à comprendre les faits, de nous orienter dans l'actualité, de nous forger une opinion, et paradoxalement de nous rendre vigilants et critiques face aux produits de l'information.

Les lettres de motivation des très nombreux étudiants qui souhaitent s'inscrire dans une école de journalisme témoignent souvent d'un horizon d'espoirs. Être journaliste reste pour beaucoup une profession d'Humanité.

Mais alors pourquoi cette question sous forme de provocation ? On entend aujourd'hui comme un chant de désespoir. En voici quelques strophes, parmi les plus connues.

– Les journalistes ne sont plus des hommes et des femmes libres. Les grands médias appartiennent à de grands groupes industriels. Les contenus de l'information sont vendus aux intérêts du capital, et aux fluctuations du marché publicitaire.

– On ne saurait aujourd'hui écrire : il faut juste rédiger. Les normes, les modes, les cadres, les contraintes d'espaces, font de l'information une marchandise, un produit des industries médiatiques. Quand un journaliste reporter d'image (JRI)

part aujourd'hui avec sa caméra sur le « terrain », il sait déjà à quoi ressemblera son reportage. Les formes imposées empêchent toute créativité, sclérosent toute pensée.

– La société occidentale, démocratique et libérale a autorisé la multiplication des formes hybrides. L'information emprunte ses formes à la fiction et au divertissement. Les communications politiques et institutionnelles innervent les réseaux d'information. Ces frontières poreuses (entre le factuel et le fictionnel, entre l'information et la communication) jettent un doute sur nos statuts de lecteurs, de téléspectateurs, d'internautes. Où commence l'information ? Où finit l'information ?

– Le métier de journaliste ne veut plus rien dire. Quels sont les points communs entre un pigiste précaire chargé des pages locales dans la presse quotidienne régionale, un présentateur de journal télévisé, un rédacteur pour un site spécialisé en informations scientifiques sur Internet, un animateur d'une émission de divertissement qui se targue de faire de l'information ? La diversité du métier, du fait de la diversité des supports et des institutions médiatiques, provoque une crise d'identité du statut de journaliste et des compétences qu'il doit acquérir. Le journaliste n'est plus un auteur, et sur les chemins de la segmentation de ses compétences, il a perdu son autorité.

– À « l'affaire Homme » (pour reprendre deux mots à Romain Gary), prise dans l'Humanité, se sont substituées mille anecdotes individuelles où priment les comportements minuscules. Les peuples ne sont plus. Le populisme est à nos portes... Nos informations ne sont plus de grands récits, mais une succession de portraits d'individus pris dans des écritures biographiques clinquantes.

Faut-il encore former les journalistes ?

Fédéric Lambert
Camille Laville

– Les pratiques participatives qui dénaturent les contrats classiques de la réception troublent elles aussi le statut du journaliste. Tout le monde est journaliste, potentiellement chacun sur la Toile peut donner son coup de pinceau. Le citoyen en est réduit à écrire quelques lignes sur un site dit d'information, les pratiques politiques et militantes se limitent à mimer les formes rédactionnelles de l'éditorial...

Refrain : « Faut-il encore former les journalistes ? »

Dans le sillage de cette question, chacun va projeter sa haute idée de l'éducation. Pour les premiers, il faut former des petits soldats de l'information... Au nom du réalisme économique, il faudrait des professionnels capables de correspondre à la demande du marché, à ses impératifs. La presse et la télévision n'ont pas besoin de philosophes, mais de tâcherons aptes à exécuter la forme rédactionnelle du média auquel ils appartiennent.

Pour les seconds, les voies de la connaissance sont les seules nécessaires : il faut apprendre l'histoire et la géographie, l'économie et le droit, parfaire la culture scolaire, parfaire une « bonne culture générale ».

Les troisièmes souhaiteront que les futurs journalistes jouissent d'une solide culture politique : car finalement le monde de l'information n'est-il pas là pour nous dire l'État, ses dirigeants, ses habitants ?

D'autres enfin mettent l'accent sur l'écriture : le journaliste, comme l'écrivain à sa table de travail, comme la nuit le poète, comme l'ethnologue sur les terrains de l'autre, est le traducteur de nos mondes, il doit dire les tragédies et les comédies qui nous gouvernent, traduire, inventer, posséder le monde dans ses mots.

On entendra aussi les pragmatiques : la seule vraie formation est la formation *sur le tas*. Quel tas ? Celui des dépêches qui s'accumulent ? Celui d'une rédaction qui court du matin au soir ? Ou ce fameux tas des professionnels de la profession qui veulent des cerveaux libres pour les rendre disponibles aux idées libérales ?

Refrain : « Faut-il encore former les journalistes ? »

Pour parfaire cette question, voici une dernière apostrophe. À quoi sert aujourd'hui le journalisme quand les

flux d'information sont portés par une économie de la simultanéité ? À quoi sert aujourd'hui le journalisme quand, malgré la quantité des informations qui nous concernent, nous ne pouvons plus, Hommes, agir dans l'Humanité ? Au xx^e siècle, trois temps distincts fabriquaient l'information. D'abord, le temps de l'observation des événements ou des vies ordinaires. Puis venait le temps de l'actualité, qui est le temps des choix : l'actualité, ce sont les événements et les quotidiens qui concernent un lectorat ou une audience (l'actualité d'*Ouest-France*, quotidien régional français, n'est pas l'actualité d'*ABC*, chaîne de télévision américaine). Et puis il y avait enfin le temps de l'information, c'est-à-dire le temps de la mise en forme de l'actualité dans les pages du journal ou à la télévision. Les journalistes intervenaient à toutes les étapes de la fabrication de l'information. Sur le terrain comme observateurs et interprètes, au moment du choix des contenus selon les publics auxquels on s'adresse ou selon l'imaginaire que l'on s'en fait, dans la mise en forme des articles ou des reportages (*informare*, en latin, c'est mettre en forme).

Forçons le trait et jouons un peu de la nostalgie : aujourd'hui, l'information n'est plus faite par un journaliste, mais par un directeur artistique (le DA dans les rédactions a un rôle prépondérant). Le temps de l'actualité est perverti par le temps de la communication et de l'espace publicitaire. Le temps du terrain est délégué à des professionnels de l'urgence, qui fabriquent un matériel racheté par les médias du monde entier. La fabrication de l'information est devenue un marché au niveau mondial, où il faut donc une communication de l'information pour vendre ses produits d'information. Les journalistes n'appartiennent plus à une collectivité professionnelle qui peut débattre, vérifier les sources, compléter l'enquête, mais à une économie qui dénature l'identité des médias au profit d'un partage des tâches où les textes et les images d'information ne sont plus produits par un auteur autorisé, mais par un collectif d'intérêts anonymes. Selon la formule consacrée, l'information est coûteuse à produire et peu coûteuse à reproduire. Aujourd'hui l'information est une reproduction calibrée aux normes mondiales d'une industrie de l'information.

Refrain : « Faut-il encore former les journalistes ? »

De l'autre côté, le public : il n'y croit plus. Désabusé, il se dit manipulé, il est inquiet de cette dimension virtuelle

Fédéric Lambert
Camille Laville

Faut-il encore former
les journalistes ?

de l'information. Le public imagine des complots au niveau planétaire. Mais il y a plus grave certainement que ce soupçon somme toute relativement peu partagé. Il y a cette blessure qui s'ouvre chaque jour un peu plus où, face aux drames qui nous entourent minute après minute, nous n'agissons plus. C'est en ces mots que Jacques Gonnet répondait à une question bien proche de la nôtre : « À quoi sert l'information ? À rien. Ce constat que l'on n'ose pas dire, ce constat sacrilège, tout le monde le vit plus ou moins [...] ». Cette blessure est plus profonde que l'on ne croit : non pas que l'information nous anesthésie mais, devant tant d'images et de textes qui témoignent des injustices de ce monde, nos révoltes ressemblent à des stimuli très provisoires. Nous sommes dépossédés de nos valeurs par le *non agir* dans lequel nous sommes placés, par le grand registre de l'information en continu.

Refrain : « Faut-il encore former les journalistes ? »

Former les journalistes, c'est encore s'entendre sur l'humanité. Les étudiants en journalisme ne s'y trompent pas.

Réalistes, ils savent les contextes économiques et politiques dans lesquels ils sont attendus. Mais leurs yeux brillent toujours quand, immanquablement, les questions de l'observation, de l'écriture, de leur liberté, concentrent leur intérêt au monde.

Que tous les auteurs qui ont accepté de prolonger notre question soient ici remerciés. Ils ne donnent aucune leçon, mais s'interrogent eux aussi. Peut-on penser l'école idéale ? Quelles sont les fins du journalisme ? Le *journalisme.com*, ses reporters 2.0, ses articles avatars, ses lecteurs-rédacteurs, vont-ils redessiner les pratiques et les usages de l'information ? Enfin, en d'autres temps ou autrement, comment ont été ou sont formés les journalistes ?

Ce dossier est certainement incomplet : il faudrait aussi interroger les contenus, les contextes et les environnements de la formation continue des journalistes. L'inquiétude qui se devine entre les lignes de ces pages est la preuve de l'exigence qui distingue une démocratie alarmée par l'état de ses médias.